



**D**ans nos sombres temps, l'homme, comme un Prométhée voleur de feu devenu trop puissant, semble détenir le devenir de la nature entre ses mains. Propriétaire et responsable aujourd'hui, lui qui fut, pendant des millénaires, son humble locataire... C'est cette dette qu'évoquent ces cinq regards qui rappellent que la nature – élémentaire ou animale – nous contenait avant que nous ne la contenions...

Michael Kenna, dans « Forms of Japan » (4), confirme sa passion d'Écossais pour cette archipel du bout du monde. Sa quête dépasse le cadre de la photo. C'est un exercice rituel. Une « approche », comme dirait le philosophe Heidegger, de ce qui fait le mystère de notre relation à la nature. Il faut entendre les haikus que le maître des vues a recueillis dans la tradition poétique nippone. Lire, ici, n'est plus lire. C'est élire domicile dans l'éther.

« Tideland » (5), de David Batchelder, évoque quelques lignes des « Noces » d'Albert Camus. Comment mieux donner à voir ce « rivage » où se rencontrent en épousailles l'eau et la terre que de citer Camus : « Les premiers rochers que la mer suce avec un bruit de baisers. » Le sable polychrome conserve de cet échange la trace d'écume des pensées de la mer. Là paraissent d'étranges figures échappées de la vague, ectoplasme ou même Christ en croix.

Autre espace sacré que celui d'un fleuve que les Indiens considèrent comme une déesse : Ganga, le Gange. Fasciné depuis l'enfance par l'Inde, Caleb Cain Marcus suit la déesse dans son pèlerinage sur terre. D'abord solitaire puis embrassant les milliers de vies et de morts qui se plongent ou s'évanouissent dans ses eaux. Il y a, dans les images surexposées de « Goddess » (2), comme la traduction d'un espace irréel où conduit le fleuve, « petit véhicule » pour entrer dans le monde des dieux...

De l'eau des mers et du Gange à la glace de l'Arctique et aux marécages de l'Amérique du Nord. Voici deux livres qui sont une célébration de l'animal, l'un, saisi dans sa nuit noire, l'autre dans son temple blanc. Il faut lire l'histoire, dans « L'intérieur de la nuit » (1), de George Shiras qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en Amérique, décide de chasser de nuit (l'image) des animaux... Avec son flash, cet insomniaque « allume » les bêtes dans une nuit transfigurée. Avec « Arctique » (3), Vincent Munier, lui, nous emmène sur ces terres où tout est blanc. La démarche est radicale : voir dans le blanc absolu, être confronté à l'aveuglement, à cette nuit de blancheur où passent un ours, un oiseau, un loup... pour rêver à ces mondes qui déjà risquent de disparaître dans le blanc. ●

## Cinq photographes en pèlerinage sur la planète HISTOIRES NATURELLES

par Thierry Grillet



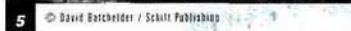
2 © Caleb Cain Marcus



4 © Michael Feser



3 © Vincent Munier



5 © David Batchelder / Skott Publishing



(1) « L'intérieur de la nuit », de George Shiras, éd. Xavier Barral, 96 p., 39 €. (2) « Goddess », de Caleb Cain Marcus, éd. Damiani, 108 p., 45 €. En anglais. (3) « Arctique », de Vincent Munier, éd. Kobalann, 312 p., 65 €. (4) « Forms of Japan », de Michael Kenna, éd. Prestel, 304 p., 68 €. En anglais. (5) « Tideland », de David Batchelder, éd. Schilt, 256 p., 85 €. En anglais.